

LOTTE ET SØREN HAMMER

# Le prix à payer

roman traduit du danois  
par Michèle Lamothe Nielsen



actes noirs  
*ACTES SUD*

Extrait de la publication

## LE POINT DE VUE DES ÉDITEURS

Sur l'indlandsis groenlandais, une délégation emmenée par la ministre danoise de l'Environnement et la chancelière allemande, venue constater les conséquences du réchauffement climatique, découvre le cadavre d'une jeune femme libéré par la fonte des glaces. La victime est agenouillée, les chevilles et les poignets attachés. Comment est-elle arrivée jusqu'ici ? Pourquoi l'assassin l'a-t-il forcée à prendre cette position avant de l'étouffer en lui mettant la tête dans un sac plastique ?

Le chef de la brigade criminelle de Copenhague, Konrad Simonsen, est dépêché sur les lieux. Les circonstances du crime, qui remonte à plus de vingt-cinq ans, lui rappellent une affaire survenue quelques années plus tôt. Un homme avait été rapidement appréhendé. Il s'était donné la mort peu après son arrestation et l'affaire avait été classée. Or cet homme ne peut avoir commis les deux crimes. Simonsen a donc poussé un innocent au suicide, tandis que le véritable meurtrier court toujours. Qui sait combien de victimes il a pu faire tout au long de ces années ?

Dans cette seconde enquête de Konrad Simonsen et de son équipe, Lotte et Søren Hammer mêlent les rebondissements multiples d'une intrigue haletante à la vie fourmillante d'une équipe de police. Confrontant leur héros aux conséquences de ses fautes, ils livrent un polar glacé et grinçant.

“ACTES NOIRS”

série dirigée par Manuel Tricoteaux

LOTTE ET SØREN HAMMER

*Lotte et Søren Hammer sont frère et soeur. Après Morte la bête (Actes noirs, 2011), Le Prix à payer est le deuxième volet des enquêtes de Konrad Simonsen et de son équipe.*

DES MÊMES AUTEURS

*MORTE LA BÊTE*, Actes Sud, 2011 ; Babel noir n° 60.

Photographie de couverture : © Chris Anthony

Titre original :

*Alting har sin pris*

Editeur original :

Gyldendalske Boghandel, Nordisk Forlag A/S, Copenhague

© Liselotte Hammer Jakobsen & Søren Hammer Jacobsen / Gyldendalske Boghandel,

Nordisk Forlag A/S, 2010

publié avec l'accord de Gyldendal Group Agency

© ACTES SUD, 2012

pour la traduction française

ISBN 978-2-330-00822-2



LOTTE ET SØREN HAMMER

# Le Prix à payer

roman traduit du danois  
par Michèle Lamothe Nielsen

*ACTES SUD*



## PROLOGUE

Il y a toujours un prix à payer.

Et la chancelière allemande, le regard porté bien au-delà du fjord, songeait au prix que l'humanité allait devoir payer pour avoir, des décennies durant, exploité abusivement les ressources naturelles de la planète. La première facture allait sans doute devoir être payée ici, dans la baie de Disko au Groenland, et d'autres factures suivraient.

La ministre danoise de l'Environnement et le journaliste chargé de les interviewer avaient machinalement suivi son regard. La vue était impressionnante, des blocs de glace de toutes tailles se balançaient paresseusement dans l'eau bleue et en face d'eux le glacier, tel un mur blanc déchiré, reflétait le soleil d'été, obligeant les spectateurs à plisser les yeux. Par moments, un iceberg s'en détachait, et ce difficile enfantement s'accompagnait d'un craquement sourd qui fendait la limpidité de l'air et dont l'écho se répercutait à l'infini dans la large baie.

N'ayant pas obtenu de réponse à sa dernière question, le journaliste se racla la gorge. Mais comprenant que la chancelière n'était pas disposée à lui répondre, il s'adressa en anglais à la ministre danoise :

— Pourquoi faut-il venir au Groenland pour comprendre les conséquences du réchauffement climatique ? Qu'est-ce que les décideurs de la planète peuvent apprendre lors d'un tel voyage qu'ils ne seraient pas en mesure de saisir en restant chez eux ?

Tout en réfléchissant, la ministre lui adressa un sourire bienveillant. Il était clair que l'expression *décideurs de la planète* ne s'adressait pas à elle mais uniquement à son invitée,

ce qui paraissait logique mais rendait la réponse délicate. Elle connaissait bien l'argument, car après la visite qu'elle avait organisée deux mois auparavant pour un petit groupe de sénateurs américains, l'opposition de son pays l'avait aussi accusée de faire du tourisme climatique. Et d'une certaine manière, il était exact que la chancelière n'avait pas besoin de franchir les quatre mille kilomètres qui séparaient Berlin d'Ilulissat pour prendre conscience de la fonte des glaces. Il suffisait, pour comprendre le phénomène, de regarder les photos-satellite du pôle Nord, ou en l'occurrence celles du pôle Sud, qui faisait l'actualité, et de les comparer à celles prises dix ans plus tôt. La question essentielle était de savoir comment renverser la tendance – ou du moins limiter les dégâts –, mais ni l'observation du glacier ni celle des données satellitaires ne permettraient de le dire.

La chancelière tourna la tête et observa la ministre avec un sourire malicieux, visiblement aussi curieuse que le journaliste d'entendre sa réponse. Celle-ci songea un instant qu'il s'agissait peut-être d'un jeu convenu entre ses deux interlocuteurs allemands et cette idée vaguement paranoïaque lui donna des bouffées de chaleur. Elle voulut ouvrir la fermeture Eclair de son anorak. Elle avait l'impression de passer un examen devant son invitée, qui, outre le fait de représenter quatre-vingt-trois millions de citoyens, était aussi docteur en chimie quantique.

La fermeture Eclair se coinça à deux reprises, ce qui lui laissa le temps de réfléchir à sa réponse. Puis elle dit avec une grande honnêteté :

— Rien.

— Mais alors, pourquoi sommes-nous ici ?

Elle pensa un instant évoquer le sort des quatre mille pêcheurs et chasseurs groenlandais dont le mode de vie millénaire était détruit par des hausses de température deux fois plus élevées que dans le reste du monde. Mais la conférence sur le climat qu'elle allait présider était une rencontre internationale et elle jugea qu'il serait inopportun de mettre en avant un argument de cette nature. Elle opta donc pour une autre explication :

— Parce que les décideurs politiques sont aussi des êtres humains, et qu'aucun d'entre eux ne pourra oublier ce qu'il a vu ici.



Le journaliste marqua son approbation, et la chancelière fit un large sourire ; tous deux étaient visiblement satisfaits de sa réponse. La ministre se dit que leur réaction laissait présager une atmosphère plus propice aux échanges politiques et qu'elle allait enfin pouvoir engager la discussion avec sa partenaire, qui se dirigeait maintenant vers les hélicoptères qui les attendaient. Il était essentiel qu'elle puisse bénéficier de son soutien lors de la conférence internationale sur le climat qui allait se tenir dans deux ans à Copenhague. Jusqu'à présent, la chancelière avait semblé plus intéressée par l'expérience qu'elle vivait que par de classiques discussions politiques. Elle avait parlé avec le glaciologue qui faisait partie de sa délégation, laissant à la ministre danoise de l'Environnement peu d'occasions d'échanger avec elle.

L'espoir qu'elle nourrissait fut cependant déçu par les faits, car une fois dans l'hélicoptère, la chancelière choisit de poursuivre le dialogue avec le scientifique et, lorsque l'appareil se mit à survoler l'inlandsis, tous deux s'engagèrent dans une conversation scientifique des plus animées que la ministre danoise, peu aidée par une connaissance scolaire de la langue allemande, eut du mal à suivre. Sentant la fatigue arriver, cette dernière dut se pincer le bras pour ne pas s'endormir. La vue des étendues glacées qui se déroulaient sous ses yeux était d'une désespérante uniformité et son voisin sommeillait déjà, émettant par moments de légers grognements. Elle songea un instant à le pousser du coude pour le faire taire, mais y renonça et plongea la main dans son sac pour y prendre un magazine qu'elle se mit à lire sans enthousiasme particulier, avant de s'assoupir elle aussi.

Une heure plus tard environ, elle fut brusquement sortie de son sommeil par les cris du glaciologue qui s'agitait en faisant de grands gestes. La chancelière s'était levée de son siège et montrait d'un signe énergique l'immensité glacée qui se profilait derrière la vitre, puis elle demanda que l'hélicoptère fasse demi-tour. Quelques instants s'écoulèrent, et son souhait fut exaucé.



Clignant des yeux, le commissaire divisionnaire Konrad Simonsen leva son regard vers le soleil bas, tout proche de la ligne d'horizon qui traversait l'immensité polaire. Là-bas, tout là-bas, là où le ciel et les glaces semblaient ne plus faire qu'un, l'univers prenait des nuances de vert et de bleu pastel, comme si la nature voulait suggérer que loin, très loin d'ici, existaient des lieux plus cléments. Ce n'était pas un lieu pour finir sa vie ! Ça n'avait pas de sens de se faire assassiner dans un endroit pareil. Il essaya de refouler cette idée, tant elle était absurde. De toute façon, ça ne pouvait plus changer grand-chose pour elle. Il resta un instant à contempler l'ombre étirée devant lui, puis se tourna de nouveau vers le soleil brumeux, dont les rayons semblaient plus refroidir l'atmosphère que la réchauffer, et se sentit soudain mal à l'aise. Au lieu de le voir errer dans la voûte céleste d'un mouvement si monotone qu'il était impossible de distinguer le jour de la nuit, on devrait pouvoir compter sur un soleil qui se lève le matin et se couche le soir. Faisant une vaine tentative pour chasser la fatigue qui s'était emparée de lui, il écarquilla les yeux et se tourna face au vent. Il n'avait pas dû dormir beaucoup plus de trois heures depuis la veille, et il lui semblait irréel qu'un nouveau jour ait déjà commencé. Il passa les paumes de ses mains sur son visage et savoura un instant la douceur de l'obscurité. Avant que tout soit fini, avait-elle pensé aux fleurs printanières, à la douceur des plages de sable blanc ou aux feux de la Saint-Jean ? Sans doute pas. Et pourtant il y avait quelque chose de blessant dans le fait de devoir ainsi mourir au milieu de nulle part, dans l'immensité de l'univers, en

ces lieux où les êtres vivants n'avaient pas leur place. D'une certaine manière, son assassin l'avait tuée deux fois.

Il regarda sa montre et constata que, selon l'heure danoise, il était sept heures et demie, mais il n'avait aucune idée de l'heure qu'il pouvait être ici, au Groenland. Il bâilla à gorge déployée et sentit qu'il était au bord de l'épuisement. Ce matin, il avait oublié de prendre ses comprimés, ou plutôt, inutile de se le cacher, il avait *une fois encore* oublié de les prendre, et les conséquences commençaient à se faire sentir. L'envie de fumer cette cigarette interdite le rongait. Fumer juste une petite clope, ou même une simple bouffée, histoire de chasser un instant cette satanée fatigue. D'un geste familier, il passa la main sur sa poitrine pour s'assurer que les cigarettes étaient bien dans sa poche intérieure, et décida stoïquement d'attendre quelques minutes avant de réaliser son projet, afin de pouvoir apprécier pleinement ce moment privilégié. L'année précédente, à moins que ça ne fasse déjà deux ans, il avait appris qu'il était diabétique. La maladie, ainsi qu'un entourage inquiet, l'avaient contraint à modifier ses habitudes.

En proie à une angoisse inconnue, il regarda à nouveau sa montre. Elle indiquait toujours la même heure et ne lui était donc d'aucune aide. Il se tourna vers l'homme qui l'accompagnait et lui demanda :

— Vous avez l'heure ?

Le policier groenlandais jeta un coup d'œil rapide en direction du soleil et répondit d'un ton bref :

— Il est 3 heures passées.

L'homme ne s'embarassait pas de mots superflus, mais l'attente de ses réponses n'en était que plus pénible. Il s'appelait Trond Egede, c'était à peu près tout ce que Konrad Simonsen savait de lui. Il envisagea d'aller s'asseoir dans l'avion pour essayer de dormir un peu pendant que les techniciens terminaient leur travail. A l'aller, en provenance de Nuuk, il avait maudit le siège dur et inconfortable de l'avion. A présent, il lui semblait presque accueillant. Dormir un peu, ce serait mieux que rien, et puis ça n'avait pas de sens de rester là aux côtés d'un collègue muet à scruter quatre individus qui n'allaient sûrement pas travailler plus vite parce qu'on les observait. Evidemment, il risquait de froisser son taciturne partenaire s'il l'abandonnait ainsi et il

était convaincu qu'une bonne collaboration avec la police de Nuuk revêtirait une importance cruciale pour la suite des événements. Il aurait aussi pu passer outre aux règles et rejoindre les techniciens, car il était peu probable que sa présence pollue le lieu du crime, mais il prenait tout de même le risque d'être chassé, ce qui serait humiliant et marquerait clairement son manque de professionnalisme. La conclusion s'imposait donc, aussi claire que désolante : il ne devait pas bouger.

N'ayant rien de mieux à faire, il essaya d'engager la conversation.

— Comment pouvez-vous affirmer qu'il est 3 heures simplement en regardant le soleil ? Vous n'avez, comment dire, aucun point de repère, puisque l'horizon se limite au désert de glace qui nous entoure.

L'homme retira avec difficulté un de ses gants et tira son bracelet-montre. Il remit ensuite son gant puis indiqua :

— Il est trois heures et treize minutes.

— Vous aviez donc raison.

— Oui.

— Juste en regardant le soleil, et sans avoir aucun point de référence.

— Oui.

Konrad Simonsen renonça à poursuivre la discussion et concentra ses efforts sur la mise à l'heure de sa montre. Ça faisait passer le temps. Puis soudain, un doute désagréable le saisit, un doute sournois auquel il n'aurait pas dû attacher d'importance, mais qui était pourtant bien présent. Exactement comme l'angoisse de tout à l'heure.

— Vous voulez dire 3 heures de l'après-midi ?

Il s'était efforcé de prononcer ces mots d'un ton neutre, mais il avait bien conscience que sa question traduisait une certaine agitation. Le Groenlandais se retourna et le regarda d'un air interrogatif avant de répondre :

— Oui, de l'après-midi. Est-ce que vous souffrez de troubles nycthémeraux ?

— J'ignorais qu'il y avait un terme pour ça. Mais effectivement, j'ai eu un instant d'hésitation.

— C'est vrai qu'il y a de quoi être perturbé.

Konrad Simonsen approuva de la tête et se détendit. Il plongea la main dans sa poche d'où il ressortit son paquet

de cigarettes et, refoulant loin de lui tout avertissement, alluma une cigarette et inhala la fumée avec avidité. Puis il retomba dans le silence qui s'était à nouveau emparé de l'endroit. Lorsqu'il eut fini sa cigarette, il se pencha pour l'éteindre précautionneusement dans le sol glacé, puis remit le mégot dans sa poche. Le Groenlandais l'observait avec intérêt. Il essaya de reprendre la conversation :

— Dites-moi, vous venez souvent ici ?

Le visage de l'homme se plissa sous l'effet du rire, le faisant ressembler à un petit diable. Konrad Simonsen ne put s'empêcher de sourire.

— C'est aussi ce que pensait votre collègue, dont j'ai oublié le nom.

Au lieu de montrer l'avion, il fit un signe de tête dans sa direction.

— Arne Pedersen. Il s'appelle Arne Pedersen.

— Ah oui, c'est vrai. Eh bien, il s'imaginait comme vous que je venais faire un petit tour ici de temps en temps. Quatre cents kilomètres à l'aller, une bonne promenade dans les alentours et puis on rentre à la maison avec les joues fraîches et roses.

L'ironie de l'homme n'était pas méchante, il avait dit ça sur un ton joyeux.

— D'accord, j'ai compris. Vous n'êtes jamais venu ici auparavant.

— Ah, ce n'est pas tout à fait exact, puisque j'étais là hier, mais sinon, ce n'est pas un endroit où j'ai l'habitude de venir. Que viendrais-je y faire ?

Tous deux acquiescèrent d'un mouvement de tête. Konrad Simonsen craignit un instant que la conversation ne s'arrête là, mais l'homme reprit :

— Arne Pedersen m'a dit que, par principe, vous ne souhaitez pas discuter d'une affaire avant d'avoir vu le corps.

— Par principe... c'est un bien grand mot. Il n'est pas question d'être trop rigide, mais j'avoue que je préfère attendre, si vous êtes d'accord. Il y a toutefois un ou deux points que nous pouvons aborder dès maintenant. Je ne vous cacherai pas que j'ai été mis sur l'affaire très précipitamment.

L'homme l'interrompit d'un sourire :

— Oui, c'est ce que j'ai entendu dire. Arne Pedersen m'a dit que vous étiez sur le point de partir en vacances

vers une destination aux cieux plus cléments que celle où vous avez atterri.

Il rit de nouveau.

Konrad Simonsen le trouvait de plus en plus sympathique.

— Merci de me rappeler que j'étais en route pour Punta Cana – au cas où vous ne seriez pas un as en géographie, je précise que c'est en République dominicaine – où j'étais censé paresser sous les palmiers en compagnie de mon amie. Ensuite, nous devons d'ailleurs embarquer sur le *Legend of the Seas* avec Royal Caribbean.

— Je vous en prie !

— Quoi qu'il en soit, personne n'a eu le temps de m'expliquer ce qui s'est passé hier, mais il est possible que mes interlocuteurs ne l'aient pas su eux-mêmes. Est-ce vraiment la chancelière allemande qui a trouvé le corps de la défunte ?

— Non, ce n'est pas elle, mais un de ses proches collaborateurs, un glaciologue. C'est lui qui a aperçu le corps en premier et qui l'a montré à la chancelière.

— Vous étiez avec eux dans l'hélicoptère à ce moment-là ?

— Non, mais un de ceux qui les accompagnaient m'a raconté l'histoire. En fait, il y avait trois hélicoptères de la compagnie Air Greenlands, des Sikorsky S-61. Vous connaissez ces avions rouges légendaires que l'on appelle Sea King ?

Konrad Simonsen ne voyait pas du tout ce qu'il voulait dire, mais jugea que la moindre des politesses était de répondre par l'affirmative, quitte à faire un petit mensonge :

— Oui, ils sont impressionnants.

— Vous avez raison, c'est aussi mon avis. Donc, la chancelière allemande et la ministre danoise de l'Environnement, accompagnées de leurs proches collaborateurs, volaient dans le premier hélicoptère, le personnel de sécurité et les autres collaborateurs allemands étaient dans le deuxième et les journalistes suivaient dans le dernier. L'itinéraire prévu devait les amener à tracer presque un cercle sur la calotte glaciaire, d'Ilulissat dans la baie de Disko jusqu'à Nuuk au sud. De là, les participants devaient terminer le voyage à bord d'un avion de ligne, les uns à destination de Copenhague et les autres de Berlin. Elle, je veux dire la chancelière, avait insisté pour survoler l'intérieur de la zone, convaincue à tort que la fonte des glaces y était

plus marquée. Tel étant son souhait, personne n'avait voulu la contredire.

— Mais qu'est-ce qu'il y a à voir ?

— Rien d'intéressant. Lorsque, au bout de deux minutes de survol, vous avez vu la première nappe d'eau, et elles sont légion dans le fjord d'Ilulissat, ça n'a pas grand sens de vouloir en examiner cent. D'ailleurs, ces nappes d'eau se raréfient au fur et à mesure que l'on pénètre à l'intérieur des étendues recouvertes par les glaces, et comme vous pouvez le constater vous-même, il n'y a pas grand-chose d'autre à contempler ici.

Konrad Simonsen lui répondit avec diplomatie :

— L'endroit est fascinant, mais peut-être un peu uniforme.

— Ça, c'est sûr. La chancelière estima pourtant que le tour était des plus intéressants, et le glaciologue était bien entendu de son avis. Il était assis à côté d'elle et il lui donna des explications tout au long du voyage, ce qui eut d'ailleurs le don d'irriter la ministre de l'Environnement.

— Elle ne voulait pas voir l'inlandsis ?

— Eh bien, non ! Sans doute voulait-elle parler politique. J'ai eu l'occasion d'échanger avec l'un des deux représentants du gouvernement autonome présents, et celui-ci m'a avoué qu'ils avaient trouvé la situation assez comique et avaient même par moments ri sous cape. Personne n'avait imaginé que la chancelière prendrait son rôle d'élève à ce point au sérieux. Quelque temps auparavant, la ministre de l'Environnement avait, dans un cadre similaire, reçu une délégation américaine composée de sénateurs et d'autres personnalités politiques. La visite avait alors pris une tout autre tournure, les Américains se considérant pratiquement en voyage d'agrément. L'un d'eux avait même demandé s'il pourrait abattre un renne ! Il plaisantait sans doute, mais ça avait suscité l'indignation de la presse locale. Et comme vous pouvez l'imaginer, aucun d'entre eux n'avait souhaité prolonger le survol de la calotte glaciaire plus que nécessaire.

Konrad Simonsen le remit sur les rails :

— Mais la chancelière, elle, avait souhaité faire ce survol.

— Oui, comme je vous le disais. L'hélicoptère vola aussi bas que possible, et les passagers étaient munis d'une paire



de jumelles, qu'ils avaient tous reposées au bout d'une demi-heure de vol, à l'exception de la chancelière et du glaciologue. Ma source m'a indiqué que les Danois somnolaient tandis que les Allemands travaillaient devant leur ordinateur.

Il sourit, et Konrad Simonsen lança :

— Ça ressemble à une parfaite répartition du travail !  
Que s'est-il passé ensuite ?

— En fait, pas grand-chose, du moins pendant la première heure. Je ne connais pas la vitesse de vol exacte d'un tel hélicoptère, mais il a dû s'écouler entre une heure et une heure et demie. La chancelière suivait son cours sur le climat et les autres vaquaient à leurs occupations. Jusqu'au moment où le glaciologue et la chancelière, venant de découvrir le cadavre, se mirent à crier et à s'agiter en faisant de grands gestes.

Après de vagues discussions, le pilote fit demi-tour pour retrouver l'endroit qu'ils avaient identifié. C'est l'endroit où nous nous trouvons maintenant.

— Se sont-ils posés ?

— Non, le pilote avait maintenu l'hélicoptère en vol stationnaire pendant une minute ou deux pour pouvoir noter les coordonnées du lieu. Une âme prévoyante, considérant à juste titre que ça risquait de nuire à l'esprit de l'Agenda sur le climat, eut suffisamment de présence d'esprit pour éloigner par radio l'hélicoptère des journalistes, évitant ainsi que la presse internationale puisse prendre de trop bonnes photos. Comme vous savez, le crime se vend mieux que le réchauffement climatique. Mais la diversion ne réussit pas totalement ; l'histoire fuita dès que le groupe eût atteint Nuuk, et quelques photos prises par l'hélicoptère de la sécurité civile sont déjà en circulation. La nouvelle fait la une de tous les journaux du continent. Le *Bild Zeitung* titre « La chancelière Sherlock Holmes », et l'éditorial du *Times* « La chancelière trouve une jeune fille assassinée ». Je ne cite ici que ceux dont je me souviens, mais les journaux danois en ont aussi fait leurs gros titres, et depuis hier soir, CNN, considérant qu'il s'agissait d'un scoop, traite l'affaire dans la rubrique *Breaking news* et y consacre des éditions spéciales. Souhaitez-vous plus de détails ?

— Non, mon Dieu, ça me suffit largement.

— Votre collègue, dont j'ai encore oublié le nom, avait raison, il m'a dit que vous risquiez de ne pas apprécier. Vous n'aimez pas la presse ?

— Si vous pensez au concept de presse et au rôle que celle-ci joue dans la société, si bien sûr. Cela étant, je ne voue pas un amour particulier aux chroniqueurs judiciaires.

— C'est pourtant grâce à la presse que vous êtes devenu célèbre.

— Célèbre ? Qu'est-ce que c'est que cette histoire ? Je ne suis pas célèbre.

— Connu en tout cas.

— Arrêtez de plaisanter ! Je ne suis ni célèbre ni connu.

Konrad Simonsen frappa légèrement la glace pour souligner ses propos, son pied glissa et il faillit tomber à la renverse.

— Bon, si vous voulez. Mais dans ce cas, vous avez dû vous rendre très impopulaire en Allemagne pour que la chancelière vous envoie au pôle Nord au lieu de vous laisser prendre vos vacances sous le soleil des Caraïbes.

— Ne remuez pas le couteau dans la plaie !

— Comme vous voulez. De toute manière, les gens célèbres ont toujours raison.

Bizarrement, Konrad Simonsen ne trouvait pas si désagréable le fait de devoir subir ses plaisanteries. C'était peut-être parce que, depuis qu'il avait délié sa langue, le petit homme était devenu extrêmement aimable. Il devait bien reconnaître qu'il en tirait une certaine fierté.

— Taisez-vous !

Ils restèrent un moment silencieux. Konrad Simonsen évitait de regarder l'homme, persuadé que celui-ci était en train de rire. De légers gloussements le trahirent.

— Si je comprends bien, vous avez vu le corps ?

— Oui, hier, comme je vous l'ai dit. Nous avons dû vérifier le lieu, mais je me suis contenté de l'observer et d'établir un périmètre de sécurité.

Il fit un signe de tête en direction de l'endroit où se trouvaient les techniciens. Des piquets en fer fixés dans la glace, reliés entre eux par la classique bande de signalisation rouge et blanche, formaient un cercle irrégulier autour du cadavre.

— Ça m'a pris une demi-heure. La glace est dure comme de la pierre, et il faut bien avouer que la démarche est

superfétatoire, mais j'ai reçu des ordres clairs me demandant de circonscrire le lieu du crime.

— Est-elle groenlandaise ?

Son air enjoué le quitta soudain, et la réponse tomba, abrupte :

— Pourquoi cette question ? Cela fait-il une différence ?

— En ce qui concerne la gravité du crime, ça n'en fait aucune. Mais ça peut être très important pour désigner la juridiction compétente et définir la chaîne de compétences. Par ailleurs, j'imagine mal en quoi je pourrais être utile si la victime était née ici et appartenait à un milieu dont j'ignore tout.

— Non, elle n'est pas d'ici, elle est danoise. En ce qui concerne la juridiction, vous n'avez pas de souci à vous faire, vous pouvez vous considérer comme étant en charge de l'enquête. Toutes les parties sont d'accord sur ce point.

— Toutes les parties ? Je pensais qu'il n'y en avait que deux.

— Non, il y en a trois, et comme je vous l'ai dit, elles sont d'accord.

— Les Américains ?

— Je croyais que vous vouliez d'abord voir le corps.

— Oui, c'est exact, et avec un peu de chance, ça devrait être bientôt possible, car on dirait qu'ils ont terminé la première phase. D'un geste quasi automatique, Konrad Simonsen saisit à nouveau son paquet de cigarettes. Il se disait que sa vie ressemblait fort à ce qu'elle avait été jusqu'à présent. La seule différence, au fond, c'était qu'il devait se faire des reproches en permanence, tout en sachant que ça ne le rendait pas pour autant plus sain. Un sentiment de mauvaise conscience s'empara de lui et il remit le paquet dans sa poche. Au bout de quelques instants, une technicienne danoise s'approcha d'eux. Marchant avec grand embarras, elle paraissait faire attention à chacun de ses pas. Konrad Simonsen ne la connaissait pas.

— Nous avons pratiquement terminé. Si vous voulez réveiller Arne Pedersen, je crois que c'est le moment. Mais faites attention, c'est très glissant là-bas.

Elle montra le lieu du crime. Trond Egede fit un signe de tête poli, indiquant qu'il allait faire attention, mais Konrad Simonsen ignore sa remarque.

La femme ensevelie dans la glace était agenouillée, comme si elle s'était trouvée dans une baignoire. Elle était à moitié nue, seulement vêtue d'un slip et d'un tee-shirt déchiré devant et découvrant ses seins nus. Elle avait les chevilles attachées avec du Gaffer et ses poignets étaient liés à ses cuisses, également avec du ruban adhésif. Ses cheveux noirs, mi-longs, pendaient dans son dos. Un sac en plastique recouvrait sa tête et était serré autour de son cou avec un nœud. Au travers du plastique, on apercevait sa bouche béante et grotesque peinturlurée de rouge à lèvres et ses yeux écarquillés qui laissaient deviner une mort atroce. Elle avait un corps athlétique et paraissait ne pas avoir plus de vingt-cinq ans. Autour d'elle, la glace fondait lentement, et seuls ses genoux et ses pieds demeuraient pris dans la calotte glaciaire. Ses vêtements étaient posés à droite du corps : un pantalon, un anorak et un bonnet en tricot, fait avec goût dans des nuances de bleu, lilas et vert. Un sentiment de malaise envahit Konrad Simonsen.

Les trois hommes prirent leur temps. Arne Pedersen et Konrad Simonsen firent lentement le tour de la fosse pour observer le cadavre, le visage de la jeune femme se trouvant pratiquement au niveau de leurs pieds. Le policier groenlandais resta debout, comme s'il ne voulait pas rompre le silence, de peur de perturber la concentration de ses collègues. La technicienne était revenue, mais ses collègues étaient restés dans l'avion pour se réchauffer. Elle se tenait deux pas derrière eux, gelée. Elle finit par perdre patience et leur demanda :

— Puis-je vous aider en quoi que ce soit ? Sinon, je vais retourner boire un café dans l'avion avant de remonter le corps.

La question s'adressait à Konrad Simonsen, qui avait l'air étrangement absent. Arne Pedersen lui répondit donc :

— Cette fosse est-elle une cavité naturelle ?

— D'après mon collègue groenlandais, non.

— Vous voulez dire que quelqu'un l'a creusée dans la glace ?

— D'après mon collègue groenlandais, oui.

— Pourquoi a-t-elle fondu ?

La femme eut un air hésitant.

— Je ne sais pas, je pense que c'est à cause du réchauffement climatique.

— Mais pourquoi précisément là où elle se trouve ?

Elle écarta les bras et haussa les épaules. Trond Egede répondit à sa place :

— Il y a un certain nombre de nappes d'eau dans la région, mais le phénomène n'est pas fréquent. Ici, en effet, la glace a tendance à gagner du terrain alors qu'elle fond près des côtes. Il n'y a donc pas de raison particulière qui permette d'expliquer pourquoi le corps se trouve dans une flaque d'eau, ce doit être le fait du hasard. En ce qui concerne le fait de savoir si la fosse a été sculptée dans la glace, vous pouvez considérer que son collègue groenlandais a raison. C'est aussi mon collègue, et je peux vous assurer qu'il est spécialiste en la matière.

La technicienne approuva d'un signe de tête et ajouta :

— Tout à fait.

Konrad Simonsen la renvoya à l'avion en ignorant le regard étonné d'Arne Pedersen et la question qui s'ensuivit :

— Pourquoi l'avoir admonestée, Simon ? Il n'y avait pas de raison, et puis je n'avais pas fini.

N'obtenant pas de réponse de son chef, Arne Pedersen essaya de trouver la raison ailleurs. Il regarda le cadavre et dit :

— Il faut dire que tout ça est horrible. De plus, j'ignore où nous devons commencer et ce que nous allons trouver. La seule question de savoir comment elle a pu arriver ici dépasse mon imagination. A des centaines de kilomètres de la première zone habitée, ou, comme on dit, au milieu de nulle part. Ça ressemble au mystère de la chambre close, mais c'est aussi tout son contraire ; je veux dire qu'il s'agit d'un espace beaucoup trop ouvert.

— Je connais son identité et je sais comment elle est arrivée ici.

Arne Pedersen se tourna d'un air étonné vers Trond Egede.

— Et c'est maintenant que vous le dites ?

— Je pensais que vous ne souhaitiez pas avoir plus d'informations avant de l'avoir vue.

— C'est mon chef qui a de telles grilles d'analyse. Personnellement, je préfère connaître les faits dès que possible, mais vous ne pouviez pas le savoir. Je vous écoute.

Konrad Simonsen leva la main pour les interrompre.

— Pas tout de suite, j'ai besoin d'un peu de temps.

Arne Pedersen n'essaya même pas de cacher son inquiétude :

— Il se passe quelque chose, Simon ?

— J'ai juste besoin d'une minute de tranquillité, dis-je. Ça ne devrait pas être difficile à comprendre.

D'autres auraient renoncé, mais ce n'était pas le genre d'Arne Pedersen.

Il ignora l'intonation de son chef et dit d'un air assuré :

— Non, ce n'est pas difficile à comprendre. Ce n'est pas non plus difficile de réaliser que je voudrais savoir si tu as un problème. Est-ce le cas ?

Konrad Simonsen devait être réaliste. Il était clair que la comtesse ou peut-être Anna Mia, sa fille, ou bien les deux, avaient dû évoquer ses problèmes de santé derrière son dos. La comtesse faisait partie de ses plus proches collaborateurs. Elle s'appelait Nathalie von Rosen, mais tous l'appelaient comtesse ; tous, à l'exception de sa fille, qui insistait pour l'appeler par son vrai nom. Peut-être était-elle aussi sa compagne, mais il n'arrivait pas à en être sûr, ou plutôt tous deux avaient quelques hésitations à ce sujet.

Bien sûr, il ne devait pas se formaliser si ses proches laissaient échapper des informations sur son état de santé. Lors de ses dernières visites chez le médecin, notamment la semaine précédente, celui-ci ne s'était d'ailleurs pas montré spécialement optimiste.

— Oui, je ne vais pas bien, précisa-t-il, mais ne t'inquiète pas, ça n'a rien à voir avec ma santé.

Il se retourna, s'appêtant à partir, mais Arne Pedersen lui barra le chemin en le regardant droit dans les yeux. Ils

restèrent ainsi un moment qui parut une éternité à Konrad Simonsen, puis Arne se mit sur le côté et le laissa passer.

Lorsque Konrad Simonsen fut enfin prêt, le policier groenlandais tira un bloc de sa poche intérieure et retira le gant de sa main droite pour pouvoir feuilleter dans ses notes.

— Elle s'appelle Maryann Nygaard. Elle était infirmière et travaillait à l'époque sur la base américaine de Søndre Strømfjord, qui est aujourd'hui fermée. Elle y avait été engagée par l'intermédiaire d'une société danoise, Greenland Contractors, qui fournissait à l'armée américaine au Groenland la main-d'œuvre danoise dont elle avait besoin. D'après mes informations, il s'agissait d'un accord bilatéral entre le Danemark et les Etats-Unis spécifiant que l'ensemble du personnel civil travaillant sur les bases de Thulé et de Søndre Strømfjord devait être de nationalité danoise. Mais ne me posez pas de colles, car cet accord comporte peut-être des conditions particulières ou des exceptions que je ne connais pas. En tout cas, Maryann Nygaard fut employée comme infirmière sur la base de janvier 1982 jusqu'au jour de sa disparition, le 13 septembre 1983.

Konrad Simonsen avait repris ses esprits. Il demanda :

— En 1983 ? Cela signifie-t-il que son corps est là depuis vingt-cinq ans ?

Seul Arne Pedersen, qui le connaissait bien, sentait qu'il n'était pas encore au sommet de sa forme et que quelque chose le tourmentait. Leur collègue groenlandais répondit :

— Oui, c'est exact. Et sans le réchauffement climatique, elle aurait pu rester là encore un ou deux millénaires, jusqu'au jour où son corps, transporté par un iceberg, aurait atteint le fjord.

Konrad Simonsen continua :

— Est-ce que vous savez quel âge elle avait ?

— Elle avait vingt-trois ans au moment de son décès, mais je n'en sais pas beaucoup plus. J'ai parlé avec le colonel qui est commandant en chef de la base aérienne de Thulé, c'est un homme que je connais très bien et avec qui j'ai collaboré dans le passé. Il m'a promis de se procurer de plus amples informations, et normalement, il est très rapide. Evidemment, sa rapidité suppose qu'il réussisse à éviter la bureaucratie de l'armée américaine, dont la

mauvaise réputation est bien connue ; sinon, la procédure risque de durer des années. Rien n'indique cependant que ce sera le cas dans cette affaire.

— Vous voulez dire tant que les soldats américains ne sont pas mêlés à l'affaire ?

— Exactement. Et je ne pense pas qu'ils le soient.

Arne Pedersen demanda à son tour :

— A quelle distance d'ici se trouvait la base de Søndre Strømfjord ?

— Se trouve. La base est intacte, les Américains l'ont simplement abandonnée. Elle est située à environ trois cents kilomètres d'ici, au sud-ouest.

— Pourquoi cet emplacement ?

— Il y a une bonne raison à cela. Mais peut-être voulez-vous d'abord voir quelques photos de la jeune femme ?

Sans attendre la réponse, il déplia une feuille de papier de format A4 qui se trouvait en dernière page de son carnet.

— Le colonel m'a envoyé ces photos cette nuit de Thulé, et j'ignore si elles proviennent des Etats-Unis ou de ses archives personnelles. Ils les ont conservées à des fins d'identification, dans la perspective où on la retrouverait. C'est une procédure classique en cas de disparition.

Arne Pedersen l'interrompit à nouveau :

— Cela arrive-t-il souvent que des gens disparaissent ici ?

— Oui, ce n'est malheureusement pas si exceptionnel, notamment en hiver. Le Groenland est un vaste pays, et dans certaines zones, il vaut mieux ne pas trop s'éloigner, sinon on risque de ne plus retrouver son chemin, et les chances d'être retrouvé un jour sont alors très minces.

Ils se rapprochèrent pour regarder les photos. La première était le portrait d'une jolie jeune femme souriante qui, exception faite de sa longue chevelure noire, ressemblait bien peu au visage torturé que dévoilait le sac en plastique se trouvant à leurs pieds. La deuxième photo montrait la jeune femme un jour d'été, tenant fièrement une truite de ses deux mains. La pose se voulait humoristique, car étant donné la taille du poisson, elle aurait pu bien sûr le tenir d'une seule main. Une mèche de ses cheveux flottait au vent et dansait joyeusement derrière elle, telle une légère colonne de fumée s'élevant dans le ciel.



Konrad Simonsen étudia la deuxième photo avec minutie puis il hocha la tête d'un air presque affligé et demanda :

— Qu'est-ce qui l'avait amenée ici ?

— Son travail. Avez-vous déjà entendu parler des stations DYE ?

Les deux hommes secouèrent la tête.

— Ces stations avaient une fonction de postes radars pour la base de Søndre Strømfjord. Il existait cinq stations DYE semblables, numérotées de un à cinq. Ces stations, dont trois étaient situées dans les endroits les plus isolés du monde, à des centaines de kilomètres de la première habitation, ont toutes été construites au début des années 1960, et faisaient partie du système de détection nucléaire américain. Elles constituaient un maillon de la chaîne de stations radars qui s'étendait de l'Alaska à l'Islande en passant par le Canada et étaient destinées à permettre une détection rapide d'abord des bombardiers soviétiques puis des missiles intercontinentaux. Les quatre premières stations sont situées sur une ligne qui correspond approximativement au cercle polaire. DYE 1 est située sur la côte ouest du Groenland à Sisimiut, DYE 2 et DYE 3 se trouvent au cœur de la calotte glaciaire, l'inlandsis, et DYE 4 est située sur la côte est, à Ammassalik. La station DYE 5 en revanche se distingue des autres, car nous nous trouvons ici beaucoup plus au nord, comme je l'ai indiqué, à plus de trois cents kilomètres de la base de Søndre Strømfjord. J'ignore pourquoi DYE 5 n'a pas été construite sur la même ligne que les autres. Un ingénieur spécialiste de l'instrumentation radar pourrait peut-être nous l'expliquer, à moins qu'il s'agisse d'un secret militaire. Qui sait ?

— Quelle était la dimension de la station ? demanda Konrad Simonsen.

— Sa superficie était limitée, car elle était construite tout en hauteur. Vous pourrez vous en rendre compte quand vous verrez les photos à notre retour à Nuuk. Elle n'était en tout cas pas très esthétique.

— Que signifie DYE ?

— D'après ce que je sais, ça viendrait du nom de la ville canadienne Cap Dyer sur la côte orientale de l'île de Baffin, dans le détroit de Davis – Cap Dyer faisant aussi partie du système de radars – mais je ne peux pas vous le confirmer.

Quoi qu'il en soit, les cinq stations ont été fermées à la fin des années 1980. La technologie qu'elles représentaient était périmée, il était désormais plus facile de détecter les fusées russes au moyen de satellites. DYE 5, la base où nous nous trouvons, fut la première à être fermée, et contrairement aux quatre autres, elle fut complètement démontée. Ce démantèlement avait été décidé dans un bureau de la capitale, pour préserver la nature du Groenland. Les Américains devaient en somme nettoyer après leur passage, ce qu'ils firent avec une grande efficacité, comme vous pouvez le constater, ou plutôt comme vous pouvez le deviner. Par la suite, le gouvernement local annula la procédure, de telle sorte que les autres stations DYE obtinrent l'autorisation de rester plus ou moins en l'état et aujourd'hui, deux d'entre elles sont utilisées par les climatologues lorsqu'ils veulent passer la nuit sur place.

— Envoyait-on uniquement des Danois sur ces stations ?

— Certains employés étaient danois, conformément à l'accord signé à cet effet par Washington et Copenhague, mais d'une manière générale, le personnel était mixte. Le chef de la station et les opérateurs radars, eux, étaient toujours américains.

— Les Danois faisaient-ils l'objet d'une habilitation de sécurité ?

— Oui, bien sûr, mais ce n'était pas une procédure approfondie. C'est du moins ce que je suppose si je me réfère à toutes les histoires que j'ai pu entendre au fil des années sur les employés de ces stations. Il n'y a pas de doute que certains d'entre eux étaient spéciaux, pas exactement le genre que l'on aimerait voir circuler librement dans un lieu comportant des installations ultra-secrètes. Ce qu'ils ont pu colporter n'a pas dû avoir grande importance, de toute façon : on peut reprocher beaucoup de choses à l'armée américaine, mais il faut reconnaître que ses chefs ne plaisaient pas avec la sécurité nationale. D'autant moins à l'époque, en pleine guerre froide.

Konrad Simonsen marqua son accord sans savoir exactement ce dont il parlait. Puis il demanda :

— Combien d'employés y avait-il sur une telle station ?

— Le nombre variait d'une station à l'autre. Sur DYE 5, il y avait douze Danois qui recevaient en principe des ordres

de mission de six mois. Ensuite, ils devaient être remplacés, mais très souvent, ils obtenaient une nouvelle affectation sur une autre station. C'est une des raisons pour lesquelles certains d'entre eux, lorsqu'ils avaient passé plusieurs années sur l'inlandsis, avaient des comportements pour le moins étranges. Le fait qu'ils gagnent très bien leur vie sans avoir l'occasion de dépenser leur argent était un facteur aggravant et quand ils retournaient au Danemark, les choses tournaient souvent mal.

— Maryann Nygaard était donc l'une d'entre eux ?

Arne Pedersen avait l'air sceptique. Il était difficile de s'imaginer qu'une jeune et jolie femme puisse cohabiter avec une dizaine d'hommes pendant une si longue période.

— Non, non, ça n'aurait pas pu marcher. Ici, il n'y avait que des hommes. Mais dans l'armée américaine, il existe une foule de règles, et je ne fais ici que citer le colonel, qui sait de quoi il parle. L'une de ces règles, qui était respectée scrupuleusement, prévoyait qu'une fois par an, tout le matériel médical devait être vérifié par un médecin ou une infirmière. C'est dans le cadre d'une de ces inspections que Maryann Nygaard est venue ici le 13 septembre 1983. Le travail lui-même prenait deux heures et ne nécessitait aucun contact avec les hommes présents ; pourtant, à un moment donné, les hommes ont réalisé qu'elle avait disparu, et en dépit des efforts qu'ils déployèrent, ils ne purent la retrouver. Au bout d'un certain temps, ils n'ont plus eu d'autre solution que de quitter les lieux. L'hélicoptère est donc reparti sans elle.

Konrad Simonsen l'interrompt :

— Savez-vous à quel moment de la journée ça s'est passé ou, plus exactement, s'il faisait nuit ?

— Je l'ignore, mais je pense que nous allons trouver un rapport complet à Nuuk où mes collaborateurs travaillent sur l'affaire. A Thulé, les Américains travaillent aussi dessus et ont promis de m'envoyer la liste des hommes qui se trouvaient sur la station DYE 5 durant cette période.

— J'aimerais bien avoir cette liste.

— Je vous la donnerai. En fait, il n'y a pas grand-chose à ajouter. Le lendemain, la base a envoyé des renforts pour fouiller la zone afin d'essayer de la retrouver, mais en vain.

Maintenant, on comprend pourquoi. Elle a dû être ensevelie à des centaines de mètres de la station, ils n'avaient donc pas la moindre chance de la retrouver. Je suppose qu'à un moment donné, elle a été déclarée officiellement morte, mais je n'ai pas encore pu me le faire confirmer.

— Savez-vous précisément où se trouve le corps par rapport à la station ?

— Non, malheureusement. Hier, pendant deux heures, nous avons essayé de voir si nous pouvions retrouver des traces de la station, mais nous n'avons rien trouvé. Compte tenu de l'efficacité dont ont fait preuve les Américains, nous risquons d'avoir du mal à trouver son emplacement exact. Mais j'ai l'intention de faire une nouvelle tentative demain avec une équipe élargie... si vous en êtes d'accord ?

La question était adressée à Konrad Simonsen.

— Bien sûr que oui. Et j'ajouterai que la police de Nuuk a fait du bon travail, ce que vous avez trouvé en un laps de temps si court est admirable.

Trond Egede accepta le compliment en souriant. Puis il regarda la jeune femme et dit gravement :

— J'ai vu pas mal de crimes dans ma vie, mais celui-ci est effrayant, il me donne la chair de poule. J'imagine que c'est aussi ce que vous éprouvez. C'est sans doute pour ça que vous vous êtes mis à l'écart tout à l'heure ?

Konrad Simonsen répondit d'un air mélancolique :

— Non, il s'agissait d'autre chose, mais justement, il est temps d'aborder ce point. Arne, c'est toi le plus jeune, est-ce que tu veux bien t'approcher du corps ? J'aimerais que tu regardes ses ongles et que tu nous dises comment ils sont coupés.

Les deux autres regardèrent instinctivement les mains de la victime lorsque le sujet fut évoqué, mais de là où ils se trouvaient, ils ne pouvaient rien voir de précis. Le policier groenlandais et Konrad Simonsen tinrent Arne Pedersen par les bras pour faire contrepoids et lui permettre de s'introduire dans la fosse où se trouvait le corps. Il baissa la tête jusqu'à ses cuisses, regardant les mains, d'un côté puis de l'autre, puis il dit :

— Elle ne s'est pas fait les ongles elle-même, aucune femme ne couperait ses ongles de cette manière. On dirait qu'ils ont été coupés à la hâte et de manière irrégulière,

comme avec un ciseau de couture. Comment pouvais-tu savoir?... Oh non, Simon !

L'officier de police groenlandais avait lui aussi compris. Il regardait fixement l'étendue de glace devant lui. Konrad Simonsen répondit cependant :

— Je le sais, parce que c'est malheureusement la deuxième fois que je rencontre le cas d'une jeune femme ayant été victime d'un si odieux traitement.